

**Un calendrier des mois, séquence « Les ponts ».**

## **Novembre 2011**

L'écriture m'ouvre les yeux.

C'est écrire qui me rappelle le rêve de la nuit précédente, autrement oublié.

Dans ce rêve, je m'en souviens maintenant très clairement, très lisiblement, une caricature : le poète en Géant Atlas portant sur son épaule la sphère de la métaphysique.

Je vais tenter d'en tenir le « journal ». Puisque les jours sont incertains, la case des mois sera d'une plus juste casuistique. Je cherche des « ponts » : de quelle *nécessité* un Journal intime-t-il l'ordre ?

## **Décembre**

Réalisé par les « éditions les cahiers » (Jean-Sébastien Gallaire), vient de paraître le *Cahier Bataille*, dans lequel est publiée ma contribution sous le titre de « Par delà la poésie ». J'ouvrais ma courte étude en rappelant les mots de l'auteur de *L'Expérience intérieure* : « j'y reviendrai dans un autre livre ». Georges Bataille y reviendra, il s'appuie principalement sur les poèmes de William Blake et sa propre tension vers « l'impossible ». Mais, à mon sens, c'est dans ses récits qu'il y revient le mieux : il revient à lui, sort de l'engourdissement après une phase quasi mystique d'absence, de sidération... Dans ses récits et dans *Lascaux ou la naissance de l'art*.

« La caverne de Lascaux, dans la vallée de la Vézère, à deux kilomètres de la petite ville de Montignac, n'est pas seulement la plus belle, la plus riche des cavernes préhistoriques à peintures ; c'est, à l'origine, le premier signe *sensible* qui nous soit parvenu de l'homme et de l'art ». Le premier signe sensible. Par une sorte de retour circulaire, Bataille revient à la source, à une naissance. A une caverne, certes, mais non platonicienne. Il appuie là son « thème » et son sentiment de la *gratuité*, du jeu, d'une insoumission à l'utilité. Ce qui me paraît devoir être remarqué est l'insistance que l'écrivain apporte à la qualification du *signe* que donne Lascaux : admirant cette « sorte de ronde, une cavalcade animale » Bataille parlera de « signe aveugle » et écrira qu'il reconnaît là « le signe *sensible* de *notre* présence dans l'univers ». Je vois dans cette insistance le goût graphique de Bataille (gravure, registre, document) aux prises avec sa passion (l'extase, l'effacement). Mais ici, pas de points de suspension. Devant les peintures pariétales, dans leur déploiement, dans la grotte, Bataille est *heureux*, allégé, flottant, « dans son élément ». Il resterait là des heures. Je pense qu'il fera son étude sur Lascaux pour garder le contact avec ce moment d'enchantement.

J'aurai, pour ma part, passé des années à m'interroger sur les raisons pour lesquelles, par lesquelles, je suis devenu poète. Sur mes *émerveillements*. Comment ça m'est tombé dessus, comme c'est monté du sol et m'a traversé. Théâtre de verdure... J'ai étudié les poètes, les écrivains que j'ai aimés spontanément --- puis fidèlement ou toujours davantage. Ceux qui partaient en coup de vent, abrupts. Non ceux qui installaient leur magie progressivement, mais ceux de l'incision et décision, de « l'incipit ». Non l'abandon mais l'attaque, le trait d'archet (ainsi dans la musique, Bach). J'aimais, j'aime encore, je crois que j'aimerai toujours cette épreuve, cette sensation d'un « après tout », d'un « brisons là », d'un secouement de la latence... Ressource. Fugue, fuite, suite, plus que clavecin bien tempéré. La justification de mes choix paraîtrait sans doute frivole, pour ne pas dire « superficielle ». Je dois reconnaître qu'il y a là de ma part une élection *subjective* --- je ne prétends pas à l'objectivité d'une critique littéraire s'imposant à tous. Je soupçonne plutôt un *fond* biographique oublié, « caverneux », des événements personnels, des situations, un fond et une pointe de ma vie. Départ et dégagement...

Monter au ciel puis revenir. Voilà bien le « circuit » de la métaphysique. Mais comment s'en passer ? Par où passer ? Rimbaud se disait être « rendu au sol ». Était-ce bien ça, l'Arabie noire ?

Je devrai employer les prochains mois à mettre *au propre* ce qui dans mes brouillons et notes demeure encore trop général ou sans exactitude jeté. Sans perdre le contact avec le « premier jet » je devrai m'attacher à éclaircir l'origine de cette élection (de mon goût pour certains poètes)...et cette espèce de ressaisissement somatique, vital que j'éprouve à leurs poèmes.

Les mois devant...

**Janvier 2012**

...Ce sont des songes, des songes *sensibles* et graphiques. Pas une « plus-value », non, mais tout simplement une réaction vitale contre la force d'inertie des mensonges. Incarnation d'une mythologie personnelle de pensées vives et sur la page proposée.

Je le constate encore une fois et, je dois dire, avec un certain étonnement : l'écriture de mon poème se poursuit jour et nuit de manière « autonome », indépendante des jours, mois et nuits, dans une autre temporalité en tout cas. Indépendante de *moi* ? Sentiment très étrange, légèrement perturbant...

Trame, chaîne, motifs, le poème tisse son tissu --- et se remet *de lui-même* sur le « métier ». A-t-on jamais dit « *un tissu de vérités* » ou n'existe-t-il que la formule « tissu de mensonges » ?

Istanbul, « la Corne d'or » : le croisement des navettes de chargement d'un navire de ligne... Certaines activités des hommes sont pacifiques, *vacantes*.

J'y assiste quasiment « comme au théâtre », le poème s'écrit sur une longueur, une portée *à part*. Et cependant il touche à l'actualité, est en soi un acte. Je le déroule comme un « atlas » de la terre et du ciel, des dieux et des hommes.

Nous pouvons chercher des « ponts » avec l'actualité quotidienne mais, irrévocablement, le poème a sa logique et sa temporalité propres. Ne serait-ce pas *effarés* devant un tel constat que des écrivains ont éprouvé le besoin de tenir un *Journal* ? Non pour y réserver « l'intime », mais pour conjurer ce sentiment de décalage entre le temps de l'œuvre et celui des expériences morcelées quotidiennes du temps comptable. Pour « réduire la fracture » ou du moins *jeter des ponts*. Le thème « L'art & la vie » a toujours été agité sans véritable intelligence par les performeurs démagogues !

Mon poème tisse sa toile quasi secrètement, « work in progress » d'une mythologie personnelle ? Les pensées, les émerveillements, les citations ne sont pas à vrai dire mes « catins » (Diderot) mais les *héros* de cette mythologie. Portraits et aventures de « pensées » cueillies et animées...dans leurs Métamorphoses.

## Février

Le *ils*, à brûle-pourpoint.

« Ils ont un instinct secret qui les porte à chercher le divertissement et l'occupation au dehors...Et ils ont un autre instinct secret qui reste de la grandeur de notre première nature ».

Cela paraîtra peut-être étrange, mais le premier des écrivains qui m'ait donné le sentiment que je tente d'analyser est Blaise Pascal, dans la lecture, la découverte (j'avais dix-sept ans) de ses *Pensées*. J'avais appris qu'il avait mené des enquêtes scientifiques sur le vide et que, plus tard, il jetterait ses notes sur des papiers qu'il épingleait dans les plis de son manteau. Un homme vêtu et dépouillé de pensées.

A la lecture, je fus frappé par ses départs de feu : des fusées, des théorèmes...sur lesquels il se promet de revenir, et reviendra parfois --- et dont Isidore Ducasse, comme on sait, renversera certains...Accélération de l'un à l'autre des deux infinis. *Pensées. Poésies.*

Impromptue, Blaise Pascal sort du vide une pensée. On ne sait comment classer ses liasses, composer des séries. Il a cependant une méthode, c'est *l'ordre de la charité* :

« Cet ordre consiste principalement à la digression sur chaque point qui à rapport à la fin, pour la montrer toujours. »

## Mars

*On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans...*

« Roman »

*C'est un trou de verdure...*

« Le Dormeur du Val »

*C'est un large buffet sculpté ;*

« Le Buffet »

*Comme je descendais des Fleuves impassibles*

« Le Bateau ivre »

*A quatre heures du matin, l'été  
Le sommeil d'amour dure encore*

« Bonne pensée du matin »

Les poèmes d'Arthur Rimbaud m'ont toujours séduit pour leurs départs *irrévocables*, d'irruption, sans précaution. C'est parti ! Parti-pris : le vers est une décision instinctive de l'adversité, une formulation de cet instinct distinct. Il fait ligne de vie dans le même temps où il prend un air *détaché*.

## Avril

Paul Claudel est un grand poète, un grand pragmatique. Pourquoi ne parle-t-on pas davantage de lui ? Sans doute pour des raisons morales, et politiques. Mais dans le fond il n'est pas regrettable que l'on *parle* peu des poètes. L'œuvre est là. Il ne s'agit précisément pas d' « en parler ».

Psaume 25 : « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? »

La métaphysique a élargi la fiction à l'ordre du Cosmos, Claudel veut revenir au sol. Il s'est mesuré à l'impossible, il s'est enragé contre ses limites. Il a travaillé pendant plus de 30 ans à ses traductions de psaumes. La traduction le rappelait à *elle*, et le convoquait. Il a vécu *avec* ces traductions, il les a reprises de date en date et de lieu en lieu, à Bragues, Vézelay, Paris, « en mer ». Durant la nuit du 30 au 31 mars 1943, il revient sur le psaume 129, reprend sa page de 1918. Il soigne la graphie des derniers mots : « iniquités énoRmes ». Ces *Psaumes* repris retravaillés, infinis, viatiques sont en quelque sorte ses « Cantos ».

La ferveur est son sursaut contre l'angoisse (qui, dans les moments de crise, le pousserait par-dessus bord). Il est dans l'emportement. Il craint d'être débordé par l'émotion. Il travaille sur la longueur mais il a en même temps un très fort sentiment de l'urgence, de l'action sur l'instant. Il fait avec « les moyens du bord ».

Le jour des Rameaux :

*Plus tard les cierges et l'encens...*

*Le laurier, s'il y en a, ... ou la palme encore mieux  
s'il y en a, ... ou le rameau d'olivier... Mais s'il n'y  
en a pas, un peu de buis tout simplement...*

L'olivier, il y tient. Il veut le voir au centre de *L'Odyssee* (Cf. sa Préface dans le volume Folio classique).

## Mai

Bien avant les Romantiques allemands, les Classiques chinois étaient passés maîtres dans l'art de l'Adieu.

*Dans le haut pavillon où l'on avait préparé un banquet...*  
(Tchou Yin tsouen, 1629-1680)

*A l'automne, au Pont des Erables,  
l'eau verte à perte de vue...*  
(Tchang Yuan-K'ai, XVI<sup>e</sup> siècle)

*Le soldat dit à sa femme :*  
*La vie, la mort --- qui sait ?*  
(Lieou Tsi, fin du XV<sup>e</sup> siècle)

Dans les limites de mes capacités à les entendre, j'ai l'impression que ces Chinois *ralentissent* l'expression des sentiments, leurs traits sont sinueux... Plein et vide. Conscience de la Voie...

Et voici à nouveau Friedrich Hölderlin, lui qui s'est un temps inquiété des « profondeurs » de l'Asie :

*Wenn die Seele dir auch über die eigne Zeit*  
« Quand l'âme au-delà de ton siècle... »  
(« Aux Allemands »)

aux Allemands avec la métaphysique bien sûr, mais aussi avec la sensation de l'Histoire,

*Wie wenn die alten Wasser in andern Zorn*  
“Comme si les eaux antiques...”  
(« La Paix »)

*Wie wenn am Feiertage*

« Tel donc au jour férié... »,

magnifique ode inachevée

Le poème est lancé par un « quand » (*Wenn*) qui est un « si », qui est un « comme ».  
Si des hommes sont joyeux... *Wenn Menschen fröhlich sind, ist dieses von Gemüt*

Un *si* qui décide, ici et maintenant

Le *si* pose une condition : il y a des conditions pour que l'écriture soit vraie, et ces conditions sont réalisées du vivant de l'auteur. Le *si* se décide en lançant la démonstration.

Hölderlin se dépouille des questions acharnées, le théorème est railleur de nature, il raye, rit et réitère. Il laisse derrière lui les ratiocinations. Il se dégage d'une masse négative --- il tranche --- et cette masse quittée accroît son élan.

Un poème d'Hölderlin est une *réponse* à une question quittée.

Temps des cerises, Hölderlin en merle moqueur ? Nous y sommes.  
J'y reviendrai.

## Juin

« And then went down to the ship » , *Puis, embarqués...*

Le Canto I débute avec et ou puis...

C'est de façon délibérée qu' Ezra Pound a placé au commencement de sa suite de cantos celui d'entre eux qui ainsi les « embarquerait », ouvrirait le champ, lancerait l'aventure. La manière est remarquable dont il « largue les amarres », quitte la rive et la marge.

Ce Canto I se termine de façon abrupte sur son dépassement : « So that : », *si bien que* :

La suite tient à l'impulsion initiale mais aussi lui est contemporaine, en est la « con--séquence ». L'introduction est déjà au cœur du sujet mais elle laisse entendre un antérieur. « J'anticipe » dira Pound.

Baudelaire : « Homme libre, toujours tu chériras la mer »

*(L'homme et la mer)*

Homère : « C'est l'Homme aux mille tours, Muse, qu'il faut me dire »

*(Odyssée)*

Il n'est pas commun d'entamer un poème (un long poème) sur « et puis... ». Il y a bien quelque chose de ça dans le *riverrun* de Joyce, « riverrun, past Eve and Adam's, from swerve of shore to bend of bay, bring us... » mais la recirculation depuis les dernières lignes du *Finnegans Wake*, depuis « A way a lone a last a loved a long the » prend une teinte affective (psychologique) qui dès lors, à la différence de ce qu'il en est dans les *Cantos*, charrie un adoucissement, et manque (littérairement je veux dire) de...*tranchant*.

## Juillet

A la mer, ou dans la bibliothèque, ou à Battersea je révise mon *Gueule noire*. Dix-neuf « strophes » tiennent à peu près debout.

Celle-ci ?

*7jours, si vous lisez le conte  
si vous faites les comptes  
si vous faites les comptes il y a des trous  
il y a le manque le désir  
que viennent les fleurs sans nombre  
innocentes sorties de la première pluie*

Voici l' « Argument » de l'ensemble :

*Depuis les temps bibliques, les nombres, symboliques, ritualisés, ont été utilisés pour faire passer la marchandise, et les ombres. Pour exprimer la puissance ou terroriser. Qu'en est-il de l'un? Opération blanche ? Nous le voyons chaque jour..*

Je dis « argument » comme pour le théâtre, ou l'opéra, ou...le ballet. En tout cas, rien du discours. Le *nombre léger* est emprunté à Olivier Messiaen (dans ses *Préludes*).

Ce « gueule noire » sera en quelque sorte le second volet de « Une catastrophe minière » qu'avaient miraculeusement imprimé les éditions Carte Blanche.

J'ai mis à la poubelle trois cahiers. Parfois ma plume court, court, court, mais c'est « de l'eau » (qui passe sous les ponts).

## Août

Je crois que de nombreux poètes sont dans une situation trop confortable pour que, par chance (c'est-à-dire en dehors de leurs capacités propres, de leur talent), sorte quelque chose d'inconnu et puissant.

Bien peu des « intellectuels » que j'ai connus auront pensé notre *condition*, trop occupés qu'ils furent de leur propriété, de leurs brevets. Mais ils auront fait leur temps, alimenté l'actualité.

Mon **expérience intérieure**. – Je suis une salle de cinéma où je regarde des films noirs. Une fois dit, ça semble bien comique, et même grotesque, et pourtant c'était bien ça. Dans le sommeil, le corps a une intelligence qui fait qu'il se « dédouble », réfléchit sa mémoire, pense sa destinée, voit ce qui se passe en lui. Il devient un réseau de « ponts », de passerelles. Ce que je sentais – et pensais avant les mots : j'ai toujours aimé les « attaques », sursauts, les lancements dans la bataille contre le cours languissant des choses. J'ai eu très tôt sans doute le sentiment exagéré d'une menace d'emprisonnement, d'étouffement, de privation de ma liberté de mouvement. Réflexe vital. Alors...*Moteur !...accrochez les wagons, roulez carrosse,...résurgence d'une rivière souterraine.*

## Septembre

J'aimerais, certes, être un Chinois de l'époque classique méditant parmi les roseaux. Mais, impossible, ce n'est pas ma nature : mon écriture *force le trait*.

J'apprends qu'en chinois il, elle, ils, elles s'écrivent du même caractère : *bi*. L'idéogramme en est complexe, il demanderait (en français) beaucoup de lettres.

Voici un an, Marcelin Pleynet publiait *Nouvelle liberté de pensée (Journal de l'année 2001)*. Comme toujours, admirable. Rare. Sous la date du jeudi 11 janvier, l'auteur écrit : « Imaginons le commencement d'un livre. *Incipit*. Imaginons un livre...occupé d'une pensée qui vient d'ailleurs, et s'employant à se tenir devant cette pensée : 'Si on connaît les commencements, on connaît les fins. Nombres et choses continuent infiniment, comment pouvoir savoir ce qui est commencement et ce qui est fin ?' » (citation de Tshai Chhen, penseur chinois du XII<sup>e</sup> siècle).

Ce que j'aime tout particulièrement dans la poésie de Pleynet est son sens aigu de *l'adresse*.  
...L'adresse fait d'une manière ou d'une autre commencement (d'un livre).

Début du Chant I de *STANZE* (1973) :

« A ceux qui d'habitude  
par exemple  
effraction de l'hiver »

Ce n'est pas une affaire de *moi* : Pleynet a ramené dans le poème « eux », « ils », « ceux ».

Le compositeur Luciano Berio, au cours d'une conversation me fit part un jour (il travaillait alors sur « Visage ») de son idée selon laquelle un morceau de musique (on dit bien « un morceau ») ne serait que, porté à un niveau supérieur, poussée la manette du potentiomètre, la phase devenue audible d'un flux continu mais autrement imperceptible (d'un « continuum sonore » disait-il).

Le *poème* est la phase audible d'un dialogue avec « il, elle, ils, elles, eux ». Le *si*, en coup de vent, marque une décision sur le temps. Cette décision cherche la musique de son « effraction ».

## Octobre

Nerval : « La treizième revient, c'est encore la première ». Deux lièvres sortent du taillis... Qu'Artémis les protège !... Le cerf, le léopard, la biche *rompent*, quittent la scène à l'oblique, prennent la tangente. La lionne, l'ours, à la fin tournent le dos. J'ai déjà observé ces mêmes mouvements chez les femmes et les hommes. Rimbaud disait « Enfant, certains ciels ont affiné mon optique ». Optique, options. Enfant j'avais l'œil pour saisir les différentes façons dont les adultes se séparaient. Lentes ou brusques, d'un coup ou à répétitions. Comment aussi soudainement un enfant ou un vieil homme tournait les talons...

Quand je regardais au loin, l'espace d'un *instant* la perspective se dessinait : aller sans savoir où. Il en allait de « l'éternité ». Le chemin n'était pas droit mais arqué de *quand* ... J'ai dû passer par de curieux tunnels pour arriver à l'air libre.

Si l'écriture m'ouvre les yeux quelque chose se poursuit derrière les paupières.

## Novembre

Le onzième est neuf.

Formulations, reformulation.

J'ai avancé grâce au plaisir pris et à la nécessité éprouvée : la formulation exacte est un acte. Intégrité et conservation des formulations dans la reformulation. C'est toujours un couteau neuf. Conversation « sacrée ». Thème et variations.

Théorème. Démonstration avec une inconnue. Le *Si* est un coup de dés.

Je ne peux me lasser des pensées bien frappées, elles sont pour moi aussi concrètes que les consonnes et les voyelles. Aussi réelles, aussi vivantes, et à rejouer sans cesse. Par la poésie il s'agit de décrocher du tatillon trivial ou « philosophique ». Il me semble que mes poèmes sont à la fois « lourds » et *enlevés* --- et voilà bien ce que j'aimerais donner aux lecteurs : le rythme d'un dégagement/engagement...La poésie se caractérise par ses « sorties ». Mes poèmes sont peut-être d'une décision folle.

.../...

## Mars 2015

J'écris sur Gustave Courbet. Il y a des peintres qui passent sans perte à l'image. Les tableaux de Courbet, de Vélasquez, de Barnett Newman, eux, ne s'y fixent pas ; ils y perdraient en détails, en instabilités, en *fraîcheur*. Mais Rothko ou Raysse peut-être *visent* l'image, « dès le départ »... L'image se glisse dans notre mental, pénètre nos rêves, nous rend passifs. La peinture, elle, garde la main. Je pense à un livre qui pourrait avoir pour titre « Peinture vs image ».

Ca se fera ou ne se fera pas.

